

LES INVALIDES

— Voici un soldat de douze ans qui prend sa retraite !
Des figures s'allongent entre les filets, les vieux voulaient voir l'enfant.
Le Conventionnel tira son sabre :
— Citoyen gouverneur, le ban.
— Une voix commanda :
— Tambours, ouvrez le ban !
Et le Conventionnel clama :
— Soldats des vieilles guerres, je remets entre vos mains et sous votre garde le brave grenadier Petit-Louis, papille de la patrie, ex-tambour au bataillon de la Meuse. La Nation lui doit une victoire. Fermez le ban !

Les tambours grondèrent.
Et tout à coup la voix du Gouverneur s'éleva, émue, cassée, solennelle :
— Vétérans, pour le défilé !
Les tambours s'avancèrent de quatre pas sur la gauche.
— Compagnies, par le flanc droit !
Il tomba dans la cour un pesant silence.
— En avant, marche !
Au son profond des tambours, les deux cents pieds se levèrent, et Petit-Louis, effaré, regarda venir les vieillards.
— Tiens-toi, dit le représentant.
Le gamin se raidit sur sa béquille.
S'avancant d'abord, en tête, le soldat gouverneur, soldat de cent quatre ans qui s'était battu en Bavière, à Hochstadt, et avait jadis commandé sous Villars, dans le Palatinat. Derrière lui, à distance de quatre files, arrivait la troupe haïnaine, l'arme à la signée, au pas : dix vétérans de l'ancien régiment Croate, six du régiment Clermont-Prince qui avaient vu les guerres de Frédéric II, et ceux-là passèrent comme des spectres ; ils n'avaient plus de regard, la rouge de leurs sourcils avait effacé leurs prunelles.
— Du nerf ! dit le Représentant, raidis-toi, Petit-Louis !
Deux rangs de Royal-Pologne marchaient péniblement, les uns manchots ou boiteux, les autres balafres, sans visage, avec des tremblements de ruines.
— Faut-il que je reste ? demanda l'enfant.
— Immobilis ! c'est pour toi tout ça, répondit le Conventionnel.
Petit-Louis ne comprenait pas. Impressionné par ces visages, le roulement des canons et l'habit du Gouverneur qui ruisselait de dorures, il chagea de bras sa béquille.
— C'est beau...
Parmi ceux qui venaient, d'immenses dragons du Roy ouvrirent leurs yeux morts pour voir le "nouveau". Ils le haïrent, sourirent.
— Je suis fatigué, murmura Petit-Louis, ma jambe de bois...
Cramponné à l'habit du Conventionnel, il avait l'air d'un oiseau posé sur une patte.
Tandis que la première compagnie tournait dans la cour, la deuxième se présenta, composée de gardes françaises, de soldats de Navarre et Colonel-général, de tous les grands régiments qui avaient fait les campagnes du siècle et bataillé à Parme, Gustalla, Moltwitz, Dettingen, Fribourg, Fontenoy, Lawfeld ; titubante poignée de ressuscités, pandours dédaigneux, chasseurs des Cantabres et hussards de Berchény. Tous, en passant, examinaient Petit-Louis, étonnés de son âge. Cette gloire défila jusqu'aux derniers hommes.
— Vétérans halte !
Le Gouverneur leva son sabre :
— Artilleurs, à vos pièces !
Les canons, à leur tour, saluèrent. Allumés par les vieux d'Axonne, les bouledogues d'Alrain de la conquête de la Hollande et ceux de Marignan aboyèrent d'amour aux oreilles de l'enfant éponant.
— Tu ne tremblais pas tant à la bataille ! dit le Conventionnel en prenant un coup de la main. De la tenue, petit. La postérité te regarde !
Le tonnerre des canons fit le tour des salles de l'hôtel. Puis leur écho se fut :
— Enfin, où c'est donc que nous sommes ? répéta l'enfant. Qu'est-ce que c'est que tous ces vieux ?
— Ces vieillards sont maintenant tes frères. Tu vas prendre place au milieu d'eux, tu seras habillé comme eux, on t'honorera comme eux. Tu voilà comme eux un ancien.
Les vieux étaient rentrés dans l'hôtel : la cour était vide. Le Représentant et le Conventionnel encadrèrent Petit-Louis comme deux édifices.
— Un vieux... moi ? fit le tambour en souriant.
— Les lauriers n'attendent pas que les fronts soient blancs comme le miel, dit le Gouverneur. Ne te plains pas, mon brave ; à dix ans tu entres dans l'immortalité.
— Tiens, fiston, ajouta le Conventionnel, prends ces cent sous de la République et n'abaisse pas de l'eau-de-vie et du tabac ; je reviendrai te voir si tu es sage.
Et Petit-Louis, en boitant, alla manger sa première soupe d'"invalides".

Cœurs Russes

La guerre a coûté à la Russie bien des sacrifices en hommes et en argent. Mais le sentiment patriotique a accompli un miracle : il a essaié ce goût de la dépense et du faste inhérent au caractère slave. Les Russes accablent, avec une admirable générosité, donnent pour les besoins de la guerre ce que si follement avant la campagne ils sacrifiaient au luxe.
En Russie, le luxe prend un aspect un peu oriental ; le raffinement y est plutôt une exception, le prix des objets remplace trop souvent l'art absent. Malgré la guerre, Pétersbourg est demeuré le paradis des joyailliers ou plutôt des marchands de pierres précieuses, car ce luxe des pierres est celui qui tient le plus au cœur des Russes, celui qui subsiste à tous les autres. Ils aiment les bijoux avec passion, les grandes, hautes, larges et lourdes pierres venant de Sibirie ou des Indes, du Transvaal ou du Brésil. L'Impératrice Alexandra Féodorovna, qui daigne courdre à la machine pour les blessés de la guerre, a, aux jours de gala, pour trois millions de roubles de diamants sur elle ; la Grande Duchesse Alexandra Onopheyna a des émeraudes onques au monde et la Grande Duchesse Marie Pavlovna porte plusieurs fortunes sur elle lorsqu'aux fêtes de cour elle apparaît en costume russe, coiffée du "kakochnik" traditionnelle qui, couronné et brodé de perles, laisse retomber autour du visage dix-huit rangs de perles qui simulent le voile antique. Le "srafane" et le manteau à traîne de quatre mètres sont également brodés de perles d'un orient et d'une pureté de forme admirables.
Les femmes ne sont pas seules à se parer de bijoux ; les hommes volontiers en font autant et le Grand-Duc Serge en costume national était tout couvert de pierres précieuses. Les parures de chemises et les bracelets d'un prince russe fort connu des Parisiens valent plusieurs centaines de mille francs. Mais si les hommes aiment les bijoux pour eux-mêmes, ils aiment aussi pour les autres et c'est ce qui fait exposer, chez eux, ce penchant : que de belles épouses, que de doigts nœuds ils ont paré de gemmes ! Au temps où le "grand seigneur" du Café Anglais était en honneur et où, à Paris, on savait encore sa bier le champagne, tous les amateurs d'opérette purent s'extasier devant les turquoises historiques que le prince G... offrit à une délicate divette.
En vérité, la passion des bijoux est telle en Russie qu'en porter ne suffit plus : entrez à Pétersbourg, dans un palais ou dans tel hôtel particulier de la Serguiev-kaya ou du Quai Anglais, vous serez entouré de bijoux. Pourtant des tables en malachite, en lapis-lazuli ; des coupe-papiers en or, en cabochon de saphirs, des cendriers en émail, des boîtes pour cigarettes en or, incrustées de pierres fines ; la sonnette électrique elle-même est en métal précieux, ornée d'un cabochon. Il y en a partout, il y en a trop. Par contre, les objets d'art font presque défaut : leur discrète et parée beauté ne serait pas en harmonie avec ce cadre écrasant.
On achète cependant des tableaux en Russie, mais alors par série, pour que cela coûte davantage et telle princesse—providance des peintres—ne quitte une exposition qu'après avoir fait l'acquisition d'un "pan de mur", c'est-à-dire toutes les toiles qui s'y trouvent appendues. Cette frénésie de dépense, que les Slaves jugent élégante, leur vaut parfois de singulières mésaventures : un millionnaire russe n'acheta-t-il pas ingénument une collection de miniatures anciennes 300.000 francs et, lorsque quelques années après il voulut s'en débarrasser à un prix coûtant, ces miniatures furent reconnues l'œuvre d'artistes montmartrois—pleins de talent.
L'hospitalité à une large part dans les élégances russes. On la pratique sur un grand pied. Il n'y a guère de famille aristocratique où il n'y ait quelques parasites-pique-assiettes attirés. Ils sont parfois, en vrais parasites, insolents et exigeants, gourmandant les domestiques et choisissant les meilleurs morceaux ; qu'importe ? ils font partie du luxe de la maison ! Un de ces parasites avait passé plusieurs mois dans le château du comte Z... ; il y avait été choyé, gâté, en échange de quoi il avait été parfaitement insupportable. Mais tout à un coup : un beau matin le pique-assiette alla trouver le comte : "Je pars, dit-il, je suis attendu ailleurs. — Pouvez-vous me prêter 200 roubles ? C'est pour le pourboire à vos gens." Le comte Z... sou-

Une Episode

— Mais l'élégance n'est pas censée dans les objets qui nous entourent, dans tel luxe, dans telles parures ! Et si les problèmes admettent des solutions élégantes, pourquoi nos actions, qui sont les mille solutions aux questions posées par la vie, pourquoi nos actions ne seraient-elles pas élégantes ?
La princesse G..., grande dame d'illustre lignée, très spirituelle, très gâtée, parée sa vie de ces actions élégantes. Elle lui coûtèrent une fortune de 22 millions et si l'Empereur Alexandre II n'avait pas mis à sa disposition un de ses palais de province, elle serait morte dans la misère. Voyageuse infatigable, elle ne consentit jamais à user du chemin de fer. Partir à une heure fixe et ne pas s'arrêter quand on le veut n'était pas fait pour lui plaire. Donc, toute sa vie, elle traversa l'Europe en berline d'arrêt et repartant au gré de sa fantaisie. Au cours d'un de ces voyages qui lui faisaient traverser la "pusta" elle aperçut un main difforme qui gardait un troupeau. En vrai tsigan, le petit hongrois, sur un violon, se jouait à lui-même des airs farouches et tristes. La princesse, charmée, appela le petit berger : "Monte sur le siège" dit-elle, et elle l'emmena à Pétersbourg. Pendant deux ans, le nomade de la pusta eut la douceur du "fa bricte", la somptuosité des habits de soie et de velours, la chère délicatesse et les vins généreux. Il eut des professeurs de musique ; mais à étudier consciencieusement, il oublia ses complaintes farouches et tristes. Deux années passèrent. Puis la princesse repartit pour la Hongrie avec le petit berger assis gravement auprès du cocher, son violon entre les jambes. On repassa à l'endroit même où deux ans auparavant la princesse, charmée avait enveloppé l'enfant nomade : "Arrête, Ivan !" fit la grande dame russe et se tournant vers le main, elle ajouta : "Descends, petit : voici la steppe natale ; oublie les leçons que je t'ai fait donner et redeviens un artiste, adieu." Sans détourner la tête, elle repartit. Il pleura, son violon seul le sut ; peut-être ses larmes en ont-elles fait un vrai musicien !
C'est cependant à cette femme si fantasque que la Russie doit un de ses meilleurs peintres. La princesse G... possédait, en Crimée, une belle propriété achetée depuis par l'Empereur. Un jour qu'elle se promenait dans son parc, elle remarqua sur le mur un dessin fait au charbon. Quoiqu'inhabile, ce dessin trahissait des dons véritables. La princesse en fit rechercher l'auteur. C'était un petit vagabond des environs. Elle l'envoya à Pétersbourg, le fit éléver, lui donna les professeurs les plus réputés et le pauvre vannepied devint un grand artiste qui dans de nombreuses toiles représentait la beauté sombre, la houle trahissante et grandiose de la mer Noire.
Mais, à satisfaire tous ses caprices, la princesse vit ses richesses s'évanouir. Lorsqu'elle n'eut plus d'argent elle donna ses bijoux, telle cette paire de merveilleux solitaires, diamants de famille, souvenir historique, quelle détacha de ses oreilles—pour payer un verre d'eau.

Le voyage de Guillaume II à Jérusalem

Par leur candidature au fauteuil académique de M. Eugène Guillaume, MM. Etienne Lamy et Maurice Barrès ont été l'objet de l'attention publique toute cette semaine. Cette page de M. Etienne Lamy sur le voyage accompli naguère par Guillaume II à Jérusalem offre, en raison des récents événements, une double valeur d'actualité :
Lorsque les Sultans veulent témoigner une gratitude particulière à un prince chrétien, ils lui offrent à Jérusalem un des lieux consacrés par les souvenirs du Sauveur. Ainsi l'islam lui-même rend un involontaire honneur à la religion qu'il méprise, et la terre vraiment sainte retourne peu à peu aux mains chrétiennes. Mais comme beaucoup de ces dons ont été faits, et comme la foi musulmane s'interdit d'aliéner ceux des anciens sanctuaires qu'elle a transformés en mosquées ou affectés à une destination pieuse, le nombre est devenu rare des terrains libres et dignes d'être offerts.
L'alliance de Guillaume II est trop précieuse à Abdul Hamid pour que le Sultan n'entretienne pas cette amitié par toutes les sortes de présents, et l'ambition d'un protecteur religieux rendait souhaitable à l'Empereur l'octroi d'une place importante dans Jérusalem. Aussi, dès les premiers bruits du voyage, on avait annoncé la cession du Cénacole à l'Empereur. Le lieu où le Christ célébra la Pâque est, depuis trois siècles une mosquée, et le prophète David y a son tombeau ; deux raisons, décisives comme tout à la conscience musulmane les raisons religieuses, pour qu'un tel présent ne fût pas fait. Il fallait du moins trouver une compensation ou son apparence. Touchant les murs de la mosquée est un champ qui mesure le tiers à peu près d'un hectare. La maison de la Vierge aurait été là, et l'Eglise du Cénacole bâtie par les Croisés, se serait étendue jusqu'à une partie de ce terrain. Ces traditions avaient depuis longtemps désigné à la sollicitude des communautés chrétiennes, et la rivalité pieuse des Français et des Arméniens était devenue une enchère au profit des propriétaires musulmans. Ce champ, planté de choux, et dont la valeur ne dépassait pas quatre mille francs, atteignait, par des offres successives, cent cinquante et deux cent mille francs. Après avoir fait monter jusqu'à cette somme la libéralité chrétienne, les musulmans auraient voulu profiter de cette fortune imprévue. Mais l'autorité ottomane, sous prétexte que le terrain était "vacant", c'est-à-dire frappé d'inaliénabilité religieuse, avait refusé son consentement, et les propriétaires, avec la philosophie du fatalisme s'étaient remis à cultiver leurs champs. C'est ce champ qu'Abdul Hamid a résolu de donner à l'Empereur Guillaume II.
L'on ignore ce que l'Empereur en compte faire et comment il en prendra possession. Ce soir, à quatre heures, le cavas du Cénacole m'apporta un mot. L'Empereur vient de partir pour sa possession nouvelle : si je veux voir, il est temps.
Le rempart franchi, voici, en face de nous, les hauts murs et la voûte en ogive du Cénacole. Entre la ville et le Cénacole la courte voie où nous nous avançons est comme un fossé que dominent à gauche les terrasses d'un couvent et à droite un mur bas de pierres sèches. Ce mur soutient, à deux mètres à peu près au-dessus de la rue, un terrain nu : voilà l'acquisition de l'Empereur. Le couvent est aux Arméniens, et ce sont eux qui avaient offert davantage de ce champ étendu à leurs pieds. Déjà, ils ne pourront plus que voir, eux aussi, une terre aimée prise par l'Allemagne.
Les trinitaires ont droit d'asile dans les prés des autres ; je monte sur la terrasse des Arméniens. De là, le terrain impérial déploie ses contours irréguliers, sa petite surface toute proche, et sa surface grise et nue. Au milieu du terrain, un mat immense, aux enroulements de marlton blanc et noir ; de côté du Cénacole, une grande tente, qui, blanche aussi aux filets noirs, semblerait prussienne si elle ne portait ces mots évitatifs : "Thos. Cook and Son S. N. 2 ; du côté de Jérusalem, face à la tente, et disposée en une ligne

Question marocaine

Le gouvernement allemand étudie la note de M. Rouvier.
L'Angleterre est prête à appuyer la France.
Berlin, 24 juin.—Les fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères sont activement occupés à étudier la note française concernant le Maroc. Cette note est si longue qu'il s'écoulera du temps avant que le gouvernement allemand puisse y répondre.
Le ministre des Affaires étrangères déclare que l'absence de l'empereur Guillaume, qui depuis quelques jours est à Kiel, ne causera aucun délai dans la marche des négociations.
L'empereur est tenu au courant de la question et ses décisions sont immédiatement communiquées au cabinet de Berlin.
Le premier ministre Rouvier a, à dans sa note l'Allemagne, laissé plusieurs points ouverts à la discussion.
Le règlement de ces points nécessitera certainement une prolongation des négociations.
Le plus grande différence de vues qui maintenant semble exister entre l'Allemagne et la France est : "est-il préférable que les deux pays règlent certaines questions directement entre eux, sans les soumettre à la conférence, et en faisant éliminer les questions d'une action internationale ?"
L'Allemagne semble considérer que ce serait un acte d'indiscipline envers les puissances qui ont déjà donné leur adhésion à la conférence.
Dans les cercles officiels allemands, on continue à suivre l'affaire avec le plus profond intérêt, mais sans la moindre trace d'excitation ou d'intentions bellicueuses.
On surveille de près les mouvements de l'opinion publique française, et quoique l'on s'accorde à reconnaître que le peuple français en général soit beaucoup moins chauvin à l'égard de l'Allemagne qu'il ne l'était, il y a quelques années, on n'en considère pas moins avec anxiété l'influence que peuvent avoir les leaders de l'opinion publique et surtout l'opinion naissante auquel le gouvernement serait incapable de résister.
New York, 24 juin.—On mande de Londres au "Sun" :
"Le gouvernement français a refusé de transmettre, hier, un télégramme que le correspondant du "Sun" à Paris désirait faire parvenir à New York.
Le correspondant dans cette dépêche déclarait que le premier ministre Rouvier adoptait depuis quelques jours une attitude plus ferme à l'égard de l'Allemagne, basée sur l'attente de l'appui de l'Angleterre. Cette déclaration qui est fondée, a déjà eu pour effet de rendre la situation plus critique que jamais.
L'Angleterre a de nouveau assuré au gouvernement français qu'elle était décidée à appuyer la France dans sa politique de défense sur tous les termes de l'entente marocaine."

AU GUATEMALA

Guatemala, 24 juin.—Le président Cabrera a décidé d'établir une école publique où les sciences, les arts et l'agriculture seront enseignés par des professeurs américains. Les cours seront donnés en anglais.
L'école sera en grande partie maintenue par la fortune personnelle du président Cabrera.

UN PATRIOTE

New York, 24 juin.—Le capitaine Nilsen, commandant du navire norvégien Tjomo, se montre un patriote et rapporte que son vaisseau est le premier qui ait quitté ce port avec des papiers où il n'était pas fait mention de la Suède.
Le plus grand pavillon norvégien que le capitaine Nilsen ait pu trouver flottait à la tête du Tjomo quand il a traversé la baie.
Le capitaine Nilsen en atteignant le port lundi dernier, a fait preuve de patriotisme en s'abstenant de se présenter au consulat suédois jusqu'au moment où les fonctionnaires de la douane l'ont contraint de s'y rendre et d'y enregistrer son navire.
Il a rempli à contre-cour les formalités voulues en présentant ses papiers au consul et en permettant que le navire fût sous le contrôle de celui-ci.

Réunion de délégués

Tokio, 24 juin.—Des délégués des deux nouveaux partis politiques, les constitutionnels et les progressifs, se rencontreront mercredi pour discuter la question de paix et présenteront ensuite une requête à ce sujet.

Départ du consul Wynne

New York, 24 juin.—Robert J. Wynne, le consul général américain à Londres, s'est embarqué pour l'Angleterre aujourd'hui à bord du vapeur "Philadelphia".